

plus possible de rêver comme certains dévots de faire son salut tout seul, comme Jean Raynaud de poursuivre son évolution chacun dans une étoile ou une planète particulière. Mettre sa vie dans les autres, dans ses enfants, dans ses amis, dans ses concitoyens, dans l'humanité, dans des idées, dans des œuvres, c'est le moyen le plus efficace de la perpétuer.

CHAPITRE III

RELIGION

Le travail du XIX^e siècle en matière de religion présente des particularités très singulières au premier abord.

En 1788, dans tout le monde européen, j'entends dans le monde lisant et pensant, de Montesquieu à Diderot en passant par Lessing et Frédéric, on croyait toutes les formes de la religion vouées à une destruction prochaine; on estimait qu'elles seraient remplacées partout par le déisme de Voltaire et de Franklin, par la religion du Vicaire savoyard.

En 1888, toutes ces formes religieuses subsistent encore peu ou prou; le catholicisme, en particulier, a repris les apparences sinon les réalités de la vie et du mouvement. Après un sommeil de trois cents ans et plus, il a proclamé deux dogmes nouveaux : le dogme de l'Immaculée Conception, le dogme de l'Infail-

libilité du Pape. A part quelques concessions très légères ¹, l'Église est restée sur son terrain; elle a maintenu ses dogmes, ses interprétations, elle a admis de nouveaux miracles, institué le culte du Sacré Cœur, etc. Politiquement, quoique ou parce que dépouillée de son domaine temporel, la Papauté a retrouvé une influence morale considérable et compte dans les conseils de l'Europe, comme elle n'avait pas compté depuis Grégoire VII et Innocent III.

Les communions protestantes, surtout celles qui ont le caractère d'Églises d'État, vivent mais frappées de stérilité. L'Église d'Angleterre incline de plus en plus au catholicisme; l'Église évangélique de Prusse conserve une certaine influence locale. L'Église grecque et russe, qui n'a jamais fait parler d'elle, poursuit son existence modeste; comme par le passé, elle n'exerce aucune influence sur le mouvement intellectuel de l'Europe; au XIX^e siècle comme dans les siècles précédents, elle n'a enfanté aucun penseur de grande marque.

Les communions protestantes dissidentes sont plus atteintes; elles ont perdu leur fanatisme, leur esprit de prosélytisme, et se laissent de plus

1. Par exemple les jours de la création considérés comme des époques géologiques. Comparer sur ce sujet l'édition de 1789 du Dictionnaire de Théologie de Bergier avec l'édition Migne du même ouvrage.

en plus absorber dans le grand courant de la libre pensée.

Le judaïsme, enfin, un peu modernisé chez les nations occidentales, a conservé la plupart des rites et des pratiques qui ont servi si longtemps à le maintenir vivant contre la persécution, et le peuple d'Israël, affranchi par la Révolution française, a conquis en Allemagne, en France, en Angleterre même, une situation considérable.

Et cependant, le mouvement philosophique du XVIII^e siècle n'a fait que s'accélérer, s'étendre dans tous les sens. Le XIX^e siècle a même vu se produire la révolution religieuse la plus considérable qui ait eu lieu depuis l'an 300, je veux dire la ruine, la destruction définitive de l'autorité surnaturelle, miraculeuse de la Bible et de l'Évangile. Par les travaux des exégètes allemands et français, dépassant de beaucoup les timides audaces de Richard Simon, il a été établi de la façon la plus certaine, la plus authentique, que les différents livres de la Bible étaient l'œuvre de compilateurs, lesquels n'avaient épargné ni les additions, ni les transpositions, ni les interpolations; qu'entre les quatre Évangiles, il existait des contradictions de fait et de théorie d'une conciliation impossible; bref que, si l'esprit général de ces grands livres conserve l'empreinte des

plus hautes pensées auxquelles il soit donné à l'homme d'atteindre, ils présentent à un degré éminent le caractère d'une œuvre purement humaine, sujette à l'erreur, à la controverse, à la discussion ¹.

Voici comment on peut, à mon sens, expliquer cette évolution si bizarre en apparence des différentes religions.

Malgré tout ce qu'a pu dire l'école positive et matérialiste, l'homme est un animal religieux. C'est un des besoins les plus impérieux de sa nature que de se sentir *lié* à ses semblables et à l'ensemble des choses par une théorie acceptable; d'avoir une explication admissible de l'origine du bien et du mal; une définition plausible de la destinée collective et individuelle, du rôle que chacun doit remplir dans le présent et dans l'avenir du monde. Et, à ce besoin, la philosophie proprement dite ne saurait donner satisfaction complète. Elle s'adresse, en effet, d'une façon presque exclusive à la raison individuelle; elle procède par raisonnements, par analyses, par démonstrations. Or ces raisonnements, ces analyses, ces démonstrations, combinés dans des

1. Il me suffira de citer ici le caractère contradictoire des deux récits de la Création dans la Genèse; les deux généalogies de Jésus, données l'une par saint Mathieu, l'autre par saint Luc, et différant entre elles de 15 générations; l'annonce par Jésus de la fin prochaine du monde, etc., etc.

régions abstraites, restent et resteront toujours hors de la portée de l'immense majorité des hommes. Fût-il possible de rendre tout cet appareil saisissable à toutes les intelligences, que ce ne serait pas encore suffisant. Suivant, en effet, la très juste et très profonde remarque, rappelée plus haut, des philosophes saint-simoniens, il ne suffit pas de connaître le but, il ne suffit pas d'être en possession des moyens de l'atteindre, il faut encore avoir le désir, la volonté de s'y rendre. Il ne suffit pas d'être persuadé, d'être convaincu, il faut encore être entraîné, *ému*. Or l'émotion relève, non de la philosophie analytique et du raisonnement, mais de l'art. La religion peut être définie la synthèse esthétique d'un système de philosophie. De même que les plus ignorants, les plus humbles peuvent subir l'ascendant d'une parole éloquente, d'une belle musique, d'une belle peinture, sans connaître le premier mot de la rhétorique, de l'harmonie ou de la perspective, de même on les voit s'enflammer d'un zèle allant parfois jusqu'au martyre, pour une foi dont ils sont inaptes à comprendre les dogmes.

Il faut seulement que ces dogmes leur soient présentés sous forme de symboles, à travers un culte, un ensemble de pratiques et de cérémonies extérieures propres à frapper l'imagination, à

séduire les sens, à émouvoir l'âme dans ses plus secrètes profondeurs.

Quand, par-dessus le marché, ces dogmes et ce culte, cette théorie et cette pratique, cadrent avec les exigences des esprits cultivés, réfléchis, méditatifs, l'édifice religieux prend des proportions et une solidité véritablement incomparables; il répond à toutes les aspirations légitimes de l'homme sur ce terrain. Ce phénomène a été réalisé une fois et une seule dans toute l'histoire, au XIII^e siècle, dans le catholicisme. Les croyances de l'Orient s'y trouvaient représentées par ce qu'en renferment la Bible et les Évangiles synoptiques; la philosophie de Platon par saint Augustin; la philosophie d'Aristote par saint Thomas; Philon d'Alexandrie par le quatrième Évangile. Comme autrefois Rome s'appropriait ce qu'elle trouvait de bon dans les armes et la tactique des peuples vaincus, de même l'Église avait pris dans la civilisation antique et transformé à son usage les idées, les cérémonies, les coutumes, les légendes, les superstitions même de tous les peuples connus à cette époque. Les cieux où la théologie avait logé les bienheureux, les séraphins, les archanges, Dieu lui-même, étaient dans une concordance rigoureuse avec les données astronomiques et géographiques du temps. Et quand Jésus, crucifié, descendait

aux Enfers, au centre de la terre immobile, nul ne songeait à s'en étonner, au sein de cette antiquité qui croyait qu'Hercule, Thésée, Ulysse, Enée, avaient déjà pris autrefois le même chemin.

Grâce à un culte éminemment artistique, les solutions transcendantes de la philosophie, de la métaphysique, avaient revêtu une forme populaire accessible à tous. Aux yeux des plus malheureux, les plus dures souffrances de ce monde avaient une justification, une explication plausible. C'étaient autant d'expiations de fautes antérieures, autant de préparations à une existence meilleure, à une ascension continue vers la plus pure lumière, symbole de la vérité.

Ce vaste et majestueux édifice a beau avoir été ruiné dans ses fondements par les découvertes modernes;

Il a beau être répugnant pour la raison, pour le sens commun, de voir le Créateur de l'immense univers honorer d'une sollicitude particulière et exclusive notre terre réduite aux proportions d'un atome imperceptible perdu dans l'espace infini; offrir à un microbe infime son fils unique, *unigenitum*, en sacrifice; bien mieux, se résigner à venir lui-même, sur un signe, sur quelques paroles magiques du prêtre, s'incarner, se condenser dans l'hostie;

Les cieux ont beau avoir été expropriés par Laplace et Fresnel, Képler, Galilée, Newton, pour être peuplés d'étoiles de dimensions comparables à celles de notre soleil;

Les miracles des Livres saints, l'authenticité des Livres saints eux-mêmes, ont beau avoir été ruinés sans retour possible;

Malgré tout, le besoin religieux, le besoin de se sentir lié à l'ensemble des choses, solidarisé, hiérarchisé, est si impérieux pour l'homme qu'il se résigne aux plus grands sacrifices. Il s'efforce d'établir une démarcation infranchissable entre les faits scientifiques qui s'imposent à son intelligence, et les affirmations religieuses qui flattent ses sentiments les plus intimes. N'est-ce pas le père Secchi qui disait : « Dans mon oratoire j'oublie mon observatoire, et réciproquement » ?

Et cette tendance est d'autant plus naturelle, j'allais dire d'autant plus légitime, qu'en tout ce qui touche la morale, la justice, les aspirations à une autre vie, toute cette machinerie enfantine des miracles, des ascensions et des assomptions, joue au fond un rôle très secondaire et accessoire. Qu'on l'entoure d'un respect historique comme l'échafaudage qui a servi à faire des Barbares du iv^e siècle les Européens du xix^e, très bien. Mais Jésus n'aurait pas été conçu

dans le sein d'une Vierge, qu'il n'en aurait pas moins prononcé le Sermon sur la Montagne. Moïse n'aurait pas vu Dieu dans un buisson ardent qu'il n'en resterait pas moins l'un des plus grands législateurs qui aient jamais existé. L'édifice céleste des saint Thomas et des saint Augustin serait à jamais détruit par la science que les Pères de l'Église, que Malebranche, Pascal, Bossuet, n'auraient pas moins enrichi d'inappréciables richesses le trésor moral de l'humanité.

Mais si cette tendance à établir un divorce profond entre la foi et la raison, s'explique et s'excuse, elle n'en reste pas moins d'une réalisation aussi impossible que douloureuse. Dans ce combat contre nature entre les aspirations les plus élevées de son être, l'homme éprouve les souffrances les plus cruelles. Croyant, il ferme systématiquement les yeux et les oreilles aux vérités scientifiques les mieux établies quand elles contredisent sa foi. Savant, il rejette dédaigneusement toutes les théories religieuses et philosophiques.

Dans le premier cas, l'esprit d'investigation, qui naît de l'habitude de penser par soi-même, est frappé d'une stérilité incurable. De toutes les grandes découvertes d'un siècle où il y en a eu beaucoup, il n'y en a *peut-être pas une seule* qui

soit l'œuvre d'un catholique croyant et pratiquant. Il n'y a peut-être pas deux savants dignes de ce nom qui professent pour la religion catholique autre chose qu'une indifférence dédaigneuse ou hostile, à peine déguisée parfois sous une déférence purement extérieure et officielle.

Dans le second cas, le savant perd souvent les habitudes d'esprit philosophique sans lesquelles la science elle-même ne peut avancer faute de savoir au juste ce qu'elle dit, ce qu'elle fait; faute de se rendre compte exactement de la valeur des matériaux qu'elle accumule devant elle.

Néanmoins, dans cette crise vraiment dramatique, et qui n'a jamais été plus aiguë que depuis 1789, il paraît assez naturel que le catholicisme attire à lui plus de recrues que les autres sectes chrétiennes. Il offre, en effet, aux aspirations religieuses, une théorie plus vaste, une organisation mieux combinée; aux âmes qui souffrent de la faiblesse et de l'isolement, des appuis et des consolations plus efficaces, une discipline plus savante et plus raffinée.

Les différentes communions protestantes exigent de la raison des sacrifices à peu près équivalents. Quand on est tenu de croire à l'autorité infaillible de la Bible, à l'authenticité du miracle des cinq pains, il n'en coûte guère d'admettre

la présence réelle ou l'Immaculée Conception. Uniquement étayées sur l'autorité d'un texte, d'un livre mort, abandonnées à la variété des interprétations individuelles, dépourvues de toute organisation, de toute hiérarchie, ces sectes croulent peu à peu dans la libre pensée ou se rattachent au catholicisme.

Cette crise, comment pourra-t-elle se terminer?

Un des vétérans de l'école saint-simonienne, mort il y a peu d'années, le regretté G. d'Eichthal, avait la conviction profonde que ce serait par l'intervention d'un pape de génie, usant de son pouvoir infaillible pour réconcilier le catholicisme avec la société moderne.

L'idée est, à coup sûr, des plus hardies, sinon des plus chimériques. Bien des préjugés, des traditions, voire des dogmes, y font obstacle.

Et pourtant!

En somme, les grands problèmes qui s'imposent aux méditations de l'homme : la raison d'être des choses, l'explication du bien et du mal, l'origine, la destination, le sens de l'évolution du monde, ces problèmes sont, dans tous les temps, posés de la même manière. Chaque époque cherche et réclame une solution appropriée à l'état de ses idées, de ses connaissances, de ses habitudes. Le plus souvent ces solutions diffèrent

entre elles bien plus par la forme que par le fond. Du temps de Louis XIV, les gens du monde suivaient avec un intérêt passionné les discussions des jansénistes et des jésuites sur la prédestination, la grâce efficace. De nos jours, les érudits seuls comprennent à peu près le sens de ces graves débats; la foule les ignore complètement.

En revanche, l'hérédité des facultés et des organes, presque universellement admise par les savants, comme un des facteurs principaux de la transformation des espèces, rattache chaque individu au passé de sa race par une sorte de chaîne dont les anneaux indestructibles constituent bien aussi une sorte de péché ou de grâce originels. Au fond, la question n'est-elle pas absolument la même?

Pourquoi vouloir violenter la société moderne, en l'obligeant à penser et à parler comme les contemporains de saint Louis? Pourquoi s'obstiner à emprisonner l'adulte dans les vêtements trop étroits de l'enfant?

Quand elle a voulu triompher de l'hostilité du monde antique, païen, l'Église militante n'a pas hésité à se faire *toute à tous* pour les amener tous, à donner satisfaction aux disciples de Platon, d'Aristote, de Philon d'Alexandrie, aux enfants de Moïse. Aujourd'hui les incroyables pro-

grès de l'industrie moderne ont amené côte à côte, non plus seulement les peuples de la Méditerranée, mais ceux du globe tout entier. La Grèce est ressuscitée. La Chine et l'Inde sont ouvertes; le Japon adopte l'écriture européenne; l'Islam tout entier est en rapports incessants avec la plupart des nations occidentales. Au dernier jubilé du pape, c'est le sultan qui a envoyé à Léon XIII le plus riche cadeau.

Pourquoi ne pas *élargir* Dieu, comme disait Diderot; pourquoi ne pas agrandir le cadre du *xiii^e* siècle pour y faire entrer les aspirations légitimes de toutes ces races jusqu'ici réfractaires au christianisme; pour donner satisfaction légitime aux grands diocèses de la science et de la libre pensée?

A mon très humble avis, c'est dans une tentative de réconciliation de ce genre que l'Église trouverait une occasion — la dernière peut-être — d'affirmer sa vitalité, et je dirais volontiers, modifiant une formule célèbre : le catholicisme s'élargira jusqu'à répondre aux exigences de la pensée moderne, ou il ne sera plus, entraînant dans sa perte le christianisme tout entier.

Morale et moralité.

La moralité générale et particulière est-elle, en 1888, supérieure ou inférieure à ce qu'elle était en 1788?

Cette question, fort intéressante, est très difficile à résoudre. Pour en donner une solution par à peu près, et pour la France seulement, il convient de comparer le niveau moral aux deux époques, dans les différentes couches sociales et pour les différentes catégories du devoir public et privé.

MORALITÉ D'ÉTAT.

Devoirs de l'homme envers les citoyens.

A proprement parler, cette catégorie n'existait pas ou existait à peine en 1788. Sous l'ancien régime, qui a succédé à la féodalité, le roi est propriétaire de ses États et maître de ses sujets. Cette propriété comporte, comme dans la définition romaine, et au delà de toute limite, le droit d'user et d'abuser sans scrupule. Si le monarque administre ou gouverne mal, c'est un compte à régler entre Dieu, sa conscience et lui seulement.

D'après une théorie cent fois affirmée publi-

quement par Louis XIV et Louis XV, sans compter Bossuet et l'abbé Terray, les biens de tous les Français appartiennent au roi, qui est libre d'en disposer à son gré.

Je ne voudrais rien exagérer, mais on pourrait comparer les obligations du prince envers ses sujets, à celles d'un homme bien élevé à l'égard des animaux domestiques qu'il a en sa possession¹. Son intérêt lui commande de les nourrir et de les entretenir en bon état; la douceur de ses mœurs lui défend de les maltraiter inutilement; il les aime et tient à leur affection. Mais s'il croit devoir s'en défaire d'une manière quelconque (Coligny, Henri de Guise, Concini, le Masque de Fer), personne n'a rien à lui dire. Je me hâte d'ajouter que l'usage avait introduit à ce *droit* théorique des tempéraments considéra-

1. « Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau qui, répandu sur une colline vers le déclin d'un beau jour, pait tranquillement le thym et le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menue et tendre qui a échappé à la faux du moissonneur; le berger soigneux et attentif est debout auprès de ses brebis; il ne les perd pas de vue, il les suit, il les conduit, il les change de pâturage. Si elles se dispersent, il les rassemble; si un loup avide paraît, il lâche son chien qui le met en fuite; il les nourrit, il les défend; l'aurore le trouve déjà en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le soleil; quels soins! quelle vigilance! quelle servitude! Quelle condition vous paraît la plus délicieuse et la plus libre, ou du berger, ou des brebis? Le troupeau est-il fait pour le berger ou le berger pour le troupeau? Image naïve des peuples et du prince qui les gouverne, s'il est bon prince. » (*Caractères de La Bruyère : du Souverain.*)

bles; que les parlements étaient admis à présenter dans les matières d'intérêt public des remontrances dont il était généralement tenu compte. Seulement, je le répète, le roi avait parfaitement le droit de passer outre, sans que nul pût s'en scandaliser. Un seul domaine était à part, celui de la conscience et de la foi religieuse.

Le prince pouvait sans doute enjoindre à ses sujets d'adopter ou d'abandonner telle ou telle croyance; mais, en France surtout, l'on ne se considérait pas comme tenu d'obéir, témoin les guerres de religion, les querelles entre jansénistes et jésuites. Il n'a peut-être pas été assez remarqué que, dans les deux siècles qui ont précédé la Révolution de 1789, c'est dans cette région réservée que s'est réfugié l'esprit de liberté, de dignité, d'indépendance. Sous Henri III, le peuple de Paris et des provinces chasse son roi, méconnaît son autorité, parce qu'il le soupçonne d'hérésie ou tout au moins de faiblesse. Henri IV ne peut régner, malgré ses titres héréditaires et ses victoires, qu'après s'être soumis à la volonté générale. Les protestants résistent aux dragonnades du grand roi. Les religieuses de Port-Royal se laissent disperser plutôt que de se soumettre. Sous Louis XV, enfin, d'après le journal de Barbier, la bourgeoisie et « jusqu'aux femmes de chambre », qui n'ont même pas l'idée de

ce qu'on appelle aujourd'hui la politique, discutent, avec la passion la plus vive, les ordonnances royales sur les miracles du diacre Paris. Ce sera l'honneur éternel de l'ancienne France d'avoir toujours répudié avec horreur le précepte inventé et pratiqué en Angleterre et en Allemagne : *cujus regis, ejus religio*.

Mais on comprend que, sous l'influence d'une théorie pareille, les rois se crussent autorisés, ailleurs qu'en matière de foi, à faire montre d'un *sans-gêne* absolu, et dont, avec nos habitudes modernes, nous n'avons plus aucune idée. Les créanciers de l'État sont payés à des époques très irrégulières; leurs créances sont réduites *ad nutum* du tiers ou de la moitié¹.

En 1753, Louis XV doit trois ans de gages à ses domestiques, et 3 408 000 francs au fournisseur de ses viandes. En 1788, la détresse est si grande que le ministre Loménie prend et dépense des fonds souscrits par des particuliers pour un hôpital. Au moment où il se retire, le trésor est vide, sauf 40 000 francs dont ledit Loménie met la moitié dans sa poche.

Tout a été dit sur le caractère vexatoire des

1. De Henri IV à Louis XVI on compte cinquante-six violations de la foi publique. Suivant un contemporain, prêter à l'État, c'est-à-dire au Roi, construire pour son compte des vaisseaux ou des routes, constitue une opération aussi hasardeuse que le prêt à la grosse aventure.